

Vagabondages

Revue de poésie N°3 sept/oct 1978 15F

Absence

Christiane
Baroche
Fombeure

Vagabondages

N° 3 Septembre-Octobre 1978

A ATELIER
MARCEL
JULLIAN

ont collaboré

Christiane Baroche
Alain Bosquet
Guy Brouty
Alain Grangé-Cabane
Jean-Pierre Michaud
Christian Riochet
Anne Robert
Nadine Springora
Josy Vercken

Atelier Marcel Jullian
Atelier Pascal Vercken

*Avec le patronage
de la Ville de Paris*

Vagabondages
3, rue Séguier 75006 Paris
329.80.09
Abonnement
10 numéros par an, 140 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants-droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1978, Atelier Marcel Jullian / ISSN 0153-9620

Vagabondages

Vagabondages n° 3 comporte un certain nombre d'aménagements que nous sommes heureux de vous signaler.

— Tout d'abord, "Poème au pluriel" se présente, désormais, avec l'indication du nom du poète au bas de chaque poème. Nous avions, dans un premier temps, reporté cette mention à la fin de la rubrique pour en atténuer l'aspect « anthologie » et afin d'encourager la lecture des poètes moins connus. Un courrier abondant nous a conduit à y renoncer.

— Ensuite, le "Poète du mois" est, pour notre numéro 3, un poète vivant : Maurice Fombeure. Nous le devons, tout à la fois, à l'auteur lui-même et aux Éditions Gallimard qui nous ont accordé l'autorisation nécessaire.

Ainsi, de mois en mois, Vagabondages se modèle, se complète, et se définit. C'était, à l'origine, une gageure d'occuper, en librairies, dans les kiosques et dépôts de presse, une position délibérément populaire pour la poésie. Comparez le n° 1 et celui-ci, vous mesurerez de quel poids pèsent vos remarques et les observations des critiques. Par exemple, on nous a reproché — et nous nous y attendions — la place, trop réduite, accordée à la découverte. Faut-il rappeler que « Poème au pluriel » contient, depuis l'origine, des œuvres de jeunes poètes et que « Poésies en fleurs », créé dès le numéro 2, publie, exclusivement, des poèmes inédits, émanant, le plus souvent, d'auteurs n'ayant jamais été édités ? Enfin, ne pas oublier la rubrique, régulière, qu'Alain Bosquet consacre aux livres de poésie qui paraissent.

Le numéro 4 aura pour thème l'Arbre, et présentera Paul-Jean Toulet comme Poète du mois.

Vagabondages

N° 3

Christiane Baroche *page 6*

Poème au pluriel *page 17*

Poésie en fleurs *page 65*

Alain Bosquet *page 89*

Nouvelles de
la poésie *page 79*

Maurice Fombeure *page 95*

Jeux poétiques *page 122*

Éditorial Christiane Baroche

à Lucien Clergue

« *Allons, du calme, il faut tout regarder en face.* »
(*Le roman inachevé*) Aragon

L'absence, liquide, fuyante, territoire dérobé sous le pas, l'absence est toujours maritime. Il n'y a pas d'absence jaillie, campée solidement, il n'y a pas d'absence montagnarde. Les hauteurs érigent au contraire une sorte d'absolu de la présence dont l'être saisi d'abandon n'a pas l'usage, hors peut-être à l'instant où il comprend qu'en ce corps dressé, justement réside son manque, une ossature. En bordure des lacs, ces gaillardes ennuagées, ces pitons étiques blasonnent les existences languides du sceau d'un immuable à leur seule échelle. Devant le clapot bref des eaux enfermées, je sais que je m'absenterai de moi alors même qu'elles dureront, encagées fortement. Ces pierres vivent trop, selon une cadence propre, que rien d'humain peut-être ne mesure, sinon la mémoire historique, et qu'avons-nous à faire des

temps passés dont les autres se souviennent... L'absence, elle, se laisse prendre à des pièges *finis*, malgré l'infini apparent des eaux.

Je suis femme / Quand ton corps en allé de moi / Reprend son isolement voisin, si proche / Ton absence commence déjà.

Oui, la mer exalte; si la montagne attire, comme ces ennemis immobiles qui murmurent, « approche donc si tu l'oses », la mer fascine, par ses brutales dérobades et son invite obscure. Donnée, reprise, elle est une respiration parallèle qu'on s' imagine posséder, asservir, châtier pour un peu et elle, nous lèche, nous roule, joue et se joue de nous, pauvres objets de la duperie maritime. Heureux d'être dupes. Mer de la frustration pour celui à qui manquera l'essentiel logé dans l'*existence* de ce qu'il n'a pas, et plus profondément encore — c'est pour cela que souvent il l'ignore — dans la présence même de ce qu'il a : « l'objet est là, réellement, mais il continue à me manquer, imaginaiement » (Roland Barthes).

L'absence a des corollaires. Le plus direct, celui qui découle (encore des termes d'eau...) immédiatement, c'est l'ATTENTE. Le plus éloigné, loin derrière le souvenir... « cette absence bien supportée (...) n'est rien d'autre que l'OUBLI » (Barthes).

Bien sûr, ces absences-là sont *précises*, presque toutes amoureuses. C'est au bord des eaux lentes (ruisseaux), violentes (torrents), pures de toutes façons qu'elles se consolent, patientent ou s'en-colèrent. Pour elles, une Loire songeuse, étirée dans ses lits de sable comme une amante désœu-

vrée, et qui incite à la rêverie tranquille ou calmement désabusée, ou bien un Rhône hargneux, débordant qui fournit à l'absence sa fureur, son irritation, son dépit, sa déchirure intime, empoisonnée, terrible. (*La Loire, le Rhône, les rivières et les fleuves arborent le sexe de leur caractère !*). Oui, l'absence amoureuse ne s'adresse à la mer que lorsqu'elle se pressent durable sinon définitive — *Veuves noires sur les quais à l'affût des navires, l'Absence est là, dans la présence amère de CES autres bateaux, dans ces retours qui sont aux autres...* — ou lorsqu'elle est comme un reflet de l'autre « en état de perpétuel départ ». Barthes (décidément) dit : « (l'autre) est par vocation, migrateur, fuyant ; je suis, moi qui aime, par vocation inverse, sédentaire (...), en attente (...) *en souffrance*, comme un paquet dans un coin perdu de gare », comme une barcassee envasée dans un port, et tout cela signifie, « je suis moins aimé que je n'aime. »

*Embarquée yeux ouverts sur la clairvoyance,
Je sais bien ce qu'il est,
Amour du partage des eaux,
Amour distrait, amour indifférent.*

L'attente, donc. Ce peut être une absence s'habituant à soi, sans heurt, avec de beaux remuements de souvenirs, une pointe de peur si légère, attente réduite à des pas de côté ; le temps glisse un peu trop court, on attend sur le quai d'une gare, on est en avance, forcément, et ce quart d'heure dérobé à la chronologie du

rendez-vous, se nuance d'inquiétudes en verre filé, pourvu qu'Il/Elle n'ait pas raté son train... et déjà l'absence se referme avant de s'être ouverte, le rideau retombe qu'un seul doigt avait soulevé. Mais cette attente un jour se prolonge, Il / Elle a raté son train ! L'absence s'installe, comme un bateau sur son erre, et c'est vrai qu'on s'en va dandiner tout autour de la gare ou du port (une gare près d'un port, dans les films d'avant-guerre, c'était la règle, souvenez-vous, Remorques, Pépé le moko...), avec tous les symptômes de la liberté à la chaîne : errance paisible en surface. Henri Michaux dit qu' « un lieu est donné / Quand tous les lieux sont retirés. » L'absence ainsi prend ses aises dans le domaine de l'angoisse, carre ses tristesses exaspérées d'abord, dans une rassurance de mauvaise foi ; s'il pleut, elle se réfugie dans un café, « le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin » (Hubert Juin). Le lieu de l'absence tient ses premières assises dans une récapitulation minutieuse, et peu à peu les élargit. Le temps s'écarquille, remonte aux calendes, aux signes, aux peurs premières, à cette précoce aventure où déjà, et tout à coup, ce fut l'évidence, Il / Elle ne viendrait pas.

Le poids de cette absence résignée

En moi

Qui prophétise

Rien entre nous

Rien ne chantera plus en rouge et noir.

Et la bouche lentement sèche, et toute cette eau à proximité qui n'abreuvera pas. Ah l'attente,

une béance où s'engouffre aussi bien l'angoisse que le plaisir, mais un plaisir irisé longtemps après par les doutes qui l'ont précédé.

J. Gracq, pour qui semble être dite cette parole bachelardienne « l'être voué à l'eau ...) meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écoule », Gracq a lié l'attente et la mer indissolublement. Attente de ce qui manque face à cette immensité qui emporte tout sans rien rendre. Simon, sur *La Presqu'île*, attend Irmgard. Longue attente qu'il meuble : il prend sa voiture, il roule, il parcourt, il s'éloigne au bout de sa chaîne et conscient de l'anneau qui la tient, il veut attendre *ailleurs*. Et peu à peu, il se livre si bien à cette patience *déplacée* — déplacée dans l'espace puisque le temps, lui, continue de couler au rythme de l'horaire des trains — que l'absence momentanée d'Irmgard se gonfle de tous les possibles. « Il ne songeait pas, il ne s'émeuvait pas, simplement, il s'était fait en lui une espèce d'élargissement brusque et vibrant, comme quand le vent fait claquer et déplier une voile. » Il est face à la mer et l'horizon ne se referme pas pour lui. Irmgard est déjà là, « mieux que présente, disponible, puisqu'il allait pouvoir peupler à l'aise, *loin d'elle* (c'est moi qui souligne) son après-midi de tout un affairément précurseur, border de partout de si près son absence qu'elle en deviendrait plus *vivante* (id.) qu'elle. »

Et Simon finit par redouter la venue du train, « à l'absence se mêlait une ombre de crainte. Le soir s'annonçait si uni, si recueilli, si tranquille, qu'on eut dit qu'il excluait de toute sa

plénitude le coup de gong énorme (...) qui allait fracasser ce calme : l'arrivée d'Irmgard. »

L'attente a fait de l'absence une présence en intaille, un vide monstrueux qui n'est plus comblable. L'objet ne l'emplira pas, jamais tout à fait. « Il lui semblait que le creux qui se faisait en lui pour la joie ne se remplissait pas. »

Et l'absence alors devient à soi-même une raison d'être, de proliférer dans le manque. Ainsi, Aldo, du *Rivages des Syrtes*, pensant à Vanessa, « je l'aimais, en absence, sans souhaiter qu'elle me devint plus proche, et comme si sa main pensive et immatérielle n'eut été faite que pour ordonner dans un lointain indéfiniment approfondi la perspective de mes songes. » C'est que l'autre n'est pas loin, qu'en fait cette absence-là est contraignable à merci, qu'elle vise les deux amants à la fois, dans une sorte d'échange bienheureux des minuscules souffrances qui jalonnent les passions :

« Je te cherche par-delà l'attente,
Par-delà moi-même
Et je ne sais plus tant je t'aime
Lequel de nous deux est absent. »

Eluard

c'est que cette absence se console, se berce. Elle rêve, « reprend le fil de ~~(ses)~~ saintes vigiles et le parcours des astres succulents » (J. Cassin), elle se guérit toute seule.

Mais il est une absence qui ne guérit pas. Ou moins vite.

*Rappelez-vous,
Ils jetaient leurs poids d'os
Au débûché de vos âmes latentes,
Et leurs crins d'étalons se mêlaient à vos
[mousses
Et leur plaisir vous inondait d'écume...
Ainsi la fille aux mille jupons teints
Berçait de mots sa déchirure.
L'absence est habillée de sang
L'absence est incendiaire.*

C'est l'absence définitive, rupture, départ, mort. A vrai dire, mort, à chaque fois. « Un jour tu es parti et tout entier tu es resté » (H. Juin). Cette présence-absence hante, aliène, se repait d'images, puis quelque chose se déchire encore à l'intérieur de cet effondrement et les images à leur tour s'effacent, « Je te détiens froide à une profondeur où les images ne prennent plus » (Y. Bonnefoy), lentement, avec des repentirs, des sursauts, des révoltes, « Adieu. La nuit déjà nous fait méconnaissables/Ton visage est fondu dans l'absence. Oh, adieu » (P.J. Jouve). Bientôt, « les jours s'en vont devant... » (Ph. Jaccottet). L'oubli, un peu timide, se tient déjà sur le seuil,

*A la proue de la nuit, je t'oublie et te noie
A la crête d'une vague mourante
Dans l'écume légère d'une mer immobile
Déjà je t'exile.
Va-t-en donc !*

enfin, le détachement vient, ce vide neuf, un peu ivre, qui fait croire à la sérénité.

« Et me voici parmi les arbres et les joncs

Sans mémoire et sans yeux comme l'eau
[des rivières. »

J. Supervielle

L'absence, vaisseau fantôme, s'éloigne sur la mer.

Le cœur, chez l'homme, prend une si large place qu'on ne sait plus entendre cette autre absence dont la voix frappe d'une exigence sans oubli ; la mer, encore elle, — virile, voyageuse, océane cette fois, à coup sûr mer ouverte — est l'indispensable médiatrice. Il ne s'agit plus d'amour, il s'agit d'aventure, il s'agit de partir. Le remède à l'absence amoureuse siégeait dans cette possibilité de déplacer la souffrance, de la décaler, de la faire porter par les eaux jusqu'à des lointains moins agressifs. Ce besoin sourd et qui n'a pas de nom, pas de visage, qu'on appelle le désir d'autre chose — c'est vague, seul le désir est certain —, réside lui aussi, *ailleurs*. Et l'immensité sans limites apparentes des océans offre des ailleurs à la mesure de ce désir, « j'accorde trop facilement l'inconsistance de mes rêveries aux espaces illimités qui la favorisent » (H. Bosco).

A relire *Fragments de Paradis* de J. Giono, on peut voir cristalliser à la fois l'appel de l'inconnu et la déception du connu en une course à l'ineffable édénique, obligatoirement maritime. Le bateau frété pour cette quête d'un nouveau graal rencontrera « l'ange » de ce « Pardes »

moderne, sous les aspects d'un calmar gigantesque, beau, terrifiant, excessif, brandissant la mort et le plaisir avec l'indifférence de tout ce qui ressort de l'essence divine. Il n'est pas dit forcément que le divin soit toujours du côté du Bien, il est ici monstre des profondeurs et donne envie de se découvrir une âme. Ce pour quoi, peut-être, l'on était parti. Et c'est vrai, pendant des siècles, les mers et les océans ont drainé tous ces affamés d'inconnu. Ils continuent. La conquête de l'air et peu à peu celle des espaces sidéraux comme on disait dans mon enfance, sont trop récentes, réclament un apprentissage élaboré. Ne s'envole pas qui veut vers les étoiles. Alors que le départ marin... déjà dans sa baignoire l'enfant voit flotter des navires. Plus tard, sur les bassins dans les squares, il les regarde se saborder, couler sous les cyclones du jet central. Adulte enfin, il s'embarquera, plaisancier tout de suite capitaine et Maître après Dieu d'une planche à laver. Le rêve de départ n'a presque pas besoin de partir ! On est marin sans apprendre, on tombe sur des quais de brouillard comme une amarre sur les bittes portuaires, sans l'ombre d'une hésitation, on saute à terre et roule vers les bars enfumés de songeries asiatiques où rodent des filles à cuisses nues, lianes dociles et sans cellulite. *J'irai là-bas, fièvre jaune, fièvre verte, eldorados des solitudes médiocres, je partirai...* on croit trouver les seules raisons de mourir :

O mer qui ne puise en soi que ressem-
[blances,

Et qui pourtant de toutes parts
S'essaie aux métamorphoses,
(...) présence dure, qui la nuit
Vous tire par les pieds
A six mille mètres de silences...

J. Supervielle

O toi, hanté comme la mer, de choses
[lointaines
et majeures (...) qui donc en toi, toujours
s'aliène et se renie?

Saint-John Perse

Comme il a raison, Bachelard, de dire que
« percevoir et imaginer sont aussi antithétiques
que présence et absence » (L'air et les songes) ;
il ne faut pas partir, il ne faut pas imaginer puis
courir percevoir le réel après s'être forgé une
réalité plus haute, toujours plus haute... il faut
rêver qu'on part ou partir sans rêver, aller mourir
à soi ou mourir aux autres. Double absence
que celle de ces voyageurs qui s'en vont *vérifier*,
« les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui
partent / Pour partir ; » (Baudelaire).

Quand Aldo (le Rivage des Syrtes) prend
enfin la mer pour courir *là-bas*, chez l'ennemi,
il en a rêvé trop longtemps pour ne pas s'effrayer
du rêve atteint. Vanessa, elle, regardait de loin,
de trop loin pour y VOIR. Aldo est bien la torche
mettant le feu aux poudres mais c'est elle qui la
tient ; son nom le lui promettait en quelque sorte
depuis toujours : Vanessa Aldobrandi. Lui part, elle,
s'endort, « décollée insen-

siblement de (lui) comme d'une berge, et d'une respiration plus ample soudain prenant le large. » Le rêve ne naufrage jamais.

Finalement, c'est affaire de nature, il faut composer avec l'absence, bien savoir si l'on veut la subir ou la faire supporter. De toutes façons, se conforter au cri du voyageur heureux,
Je règne par l'étonnant pouvoir de l'absence.

(V. Segalen)

et se souvenir que le seul voyage à pouvoir résoudre en un seul éclair gris les départs immobiles et les « ressemblances » touchées du doigt, c'est la mort, car alors :

« toutes choses sont tuées deux fois ; une fois dans la fonction et une fois dans le signe, une fois dans ce à quoi elles servent et une fois dans ce qu'elles continuent à désirer à travers nous. » (Gracq) et l'on peut dire avec Baudelaire : O mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre...

Christiane Baroche